Les Karaboro

Origine – Coutumes – Valeurs

Marlis Bühler

© Tous droits réservés
Comité Kar
B.P. 79
Banfora, Burkina Faso

Photo couverture:
Paysage de la région de Comoé
avec les rôniers typiques.
Avec l'aimable autorisation du
Dr. med. Arnold Hürlimann.

Conception graphique:
Jean-Paul Becker

Imprimé en Suisse, 2010

Pourquoi ce livre?

Entre 1984-1990 a eu lieu la dernière grande initiation chez les Karaboro. A cette époque, cela faisait environ dix ans que ma collègue Magdalena Wichser et moi-même étions arrivées dans le sud-ouest de l'ancienne Haute Volta qui, aujourd'hui, s'appelle Burkina Faso.

Nous formions alors la première équipe de la Société Internationale de Linguistique (SIL) à travailler dans une ethnie de la Haute Volta.

Entre le mois de novembre 1975 et jusqu'au milieu de 1976, notre pied-à-terre était à Banfora, ville au sud-ouest du pays. Ensuite, nous avons déménagé à Tiéfora, village principal des Karaboro à l'est de la province et nous y avons passé environ trois ans. Puis, nous sommes retournées à Banfora, à 26 km de Tiéfora. C'est là que nous avons vécu jusqu'en 1996.

Nous avons commencé par des analyses linguistiques pour passer du stade de la langue karaboro orale à celui de la langue écrite.
Ces recherches ont d'abord débouché sur des publications telles que:

- *Descriptions Phonologiques Karaboro* (M. Wichser et M. Bühler, 1979)
- Une orthographe préliminaire
- L'édition d'un abécédaire
- Les premiers syllabaires
- Des recueils de fables et proverbes karaboro
- Le guide *Je lis karaboro*

Au cours des années, d'autres éditions ont été publiées. Il s'agit, d'une part, de matériel d'alphabétisation - dont la majorité a été produit sous la supervision de notre collègue Margaret Langdon - qui avait rejoint notre équipe dans les années 1990 et, d'autre part, de quelques livres du Nouveau Testament et des extraits de l'Ancien Testament, ainsi que des livrets devant faciliter les études bibliques.

En 1994, le travail de diplôme de Magdalena Wichser de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes: *Description grammaticale du Kar, langue senoufo du Burkina Faso*, a été publié.

Enfin, le 20 janvier 1995, a eu lieu, à Tiéfora, la fête de la présentation du Nouveau Testament en langue karaboro.

C'est lors de la dernière grande initiation, mentionnée plus haut, que je me suis rendue compte de l'importance des informations qui m'avaient été communiquées au début de notre séjour parmi les Karaboro. Peu de temps après notre arrivée à Tiéfora, des recherches ethnologiques ont commencé - tâche qui m'a été dévolue. J'ai eu la chance - sans m'en rendre compte alors - d'avoir pu recueillir des données importantes auprès de certains hommes ayant passé par la grande initiation. Mais il y a eu également de nombreux autres Karaboro, initiés et non-initiés, qui ont bien voulu m'aider dans ces recherches. J'ai eu l'occasion de vérifier et compléter certaines de ces données avec une personne de la dernière initiation. C'est cette même personne qui m'a dit que l'avant-dernière initiation avait eu lieu durant les années 1933-1939.

Puisqu'il y a deux personnes principales qui ont vécu ces deux initiations, l'une l'avant-dernière et l'autre la dernière, je vais les désigner par des initiales fictives: L. P. pour la première et L. D. pour la deuxième personne.

Comme il n'est pas sûr qu'une prochaine initiation ait lieu, il me tient à coeur de faire connaître à la génération karaboro présente - et à celles à venir - les informations recueillies aux cours des années quant à l'origine, les coutumes et les valeurs des Kai-.

C'est dans ce but que je vais essayer de présenter les données essentielles sur l'origine, les coutumes et les valeurs des Karaboro, à l'est de Banfora. Ce n'est pas une publication à caractère scientifique au sens propre. Il s'agit plutôt d'un recueil dédié au peuple karaboro, au milieu duquel j'ai passé une bonne partie de ma vie.

Bien que les débuts n'aient pas été faciles, j'ai beaucoup appris de ce peuple, de sa manière de vivre, et cela a enrichi ma vie. Ainsi, le style employé sera plutôt personnel,

surtout lorsqu'il s'agit de situations vécues. Mais il y aura également des extraits de certains ouvrages qui seront cités littéralement.

A ce propos, j'ai respecté expressément la manière dont les auteurs cités ont épelés certains noms, ce qui a pour résultat plusieurs versions, par exemple: Sénoufo, Senufo, Sénufo, etc.

J'aimerais exprimer ici ma reconnaissance aux nombreux Karaboro qui m'ont aidée dans ces recherches et, surtout, à L.P. et L.D.

Ma reconnaissance s'adresse aussi à nos collaborateurs qui ont travaillé avec nous, quelques-uns pendant une longue période, d'autres sur une période plus courte, ainsi qu'aux nombreux amies et amis karaboro. Cela inclut également plusieurs personnes qui ne sont plus en vie.

D'autre part, j'aimerais remercier Hannes Wiesmann, l'actuel directeur de Wycliffe Suisse, qui m'a conseillée sur l'élaboration de ce livret.

Je remercie également Doug Conkle pour avoir mis à ma disposition son article et les illustrations qui se trouvent à la fin de ce document.

De plus, je remercie la personne qui a bien voulu corriger le manuscrit, mais qui désire garder l'anonymat.

La publication de ce livret a été possible grâce à la contribution financière d'un cercle d'amis en Suisse et en Allemagne. Je leur exprime ma vive reconnaissance.

Bâle, octobre 2010

Carte linguistique

(d'après Mark Dingemanse)

Situation géographique et linguistique

D. Westermann et A. Bryan *(Languages of West-Africa, 1952)* de même que M. Lavergne de Tressan *(Inventaire Linguistique de l'Afrique Occidentale Française et du Togo, 1963)* incluent le karaboro dans le groupe sénoufo de la famille gur. J. Bendor-Samuel, en se référant à l'article de A. Prost (1964) propose de considérer le karaboro comme une subdivision majeure à l'intérieur de l'ensemble sénoufo. *(Niger-Congo, Gur, 1971)*

Les Karaboro se regroupent autour de la ville de Banfora, au sud-ouest du Burkina Faso. «Karaboro» est le nom qui leur a été attribué par leurs voisins et qui est utilisé par l'Administration. Les locuteurs du groupe à l'est de Banfora s'appellent les **Kai-** et leur langue est le **Kar**. Ils ont comme chef-lieu le village de Tiéfora. Les locuteurs du groupe à l'ouest de Banfora s'appellent les **Syɛ̃m** et leur langue est le **Syɛ̃r**. Ils ont comme chef-lieu le village de Tengrela.

La population karaboro

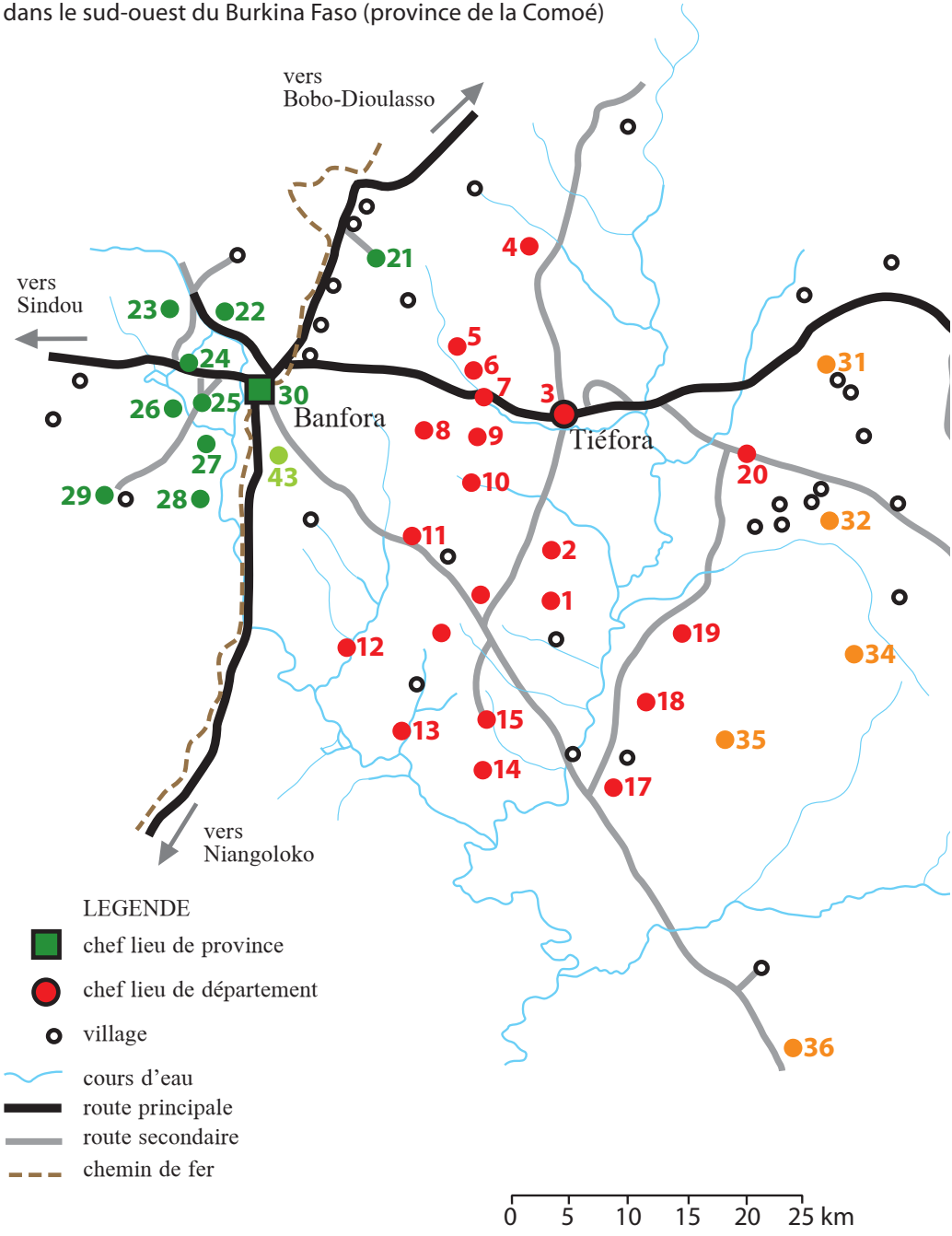
Selon les chiffres disponibles on peut estimer le nombre actuel des Karaboro de l'est à environ 65.000 et celui des Karaboro de l'ouest à probablement 30.000. Ces chiffres sont tirés du taux d'accroissement pour 1995, établi par le C.R.P.A. de la Comoé. La base de cette estimation repose sur le recensement de 1985.

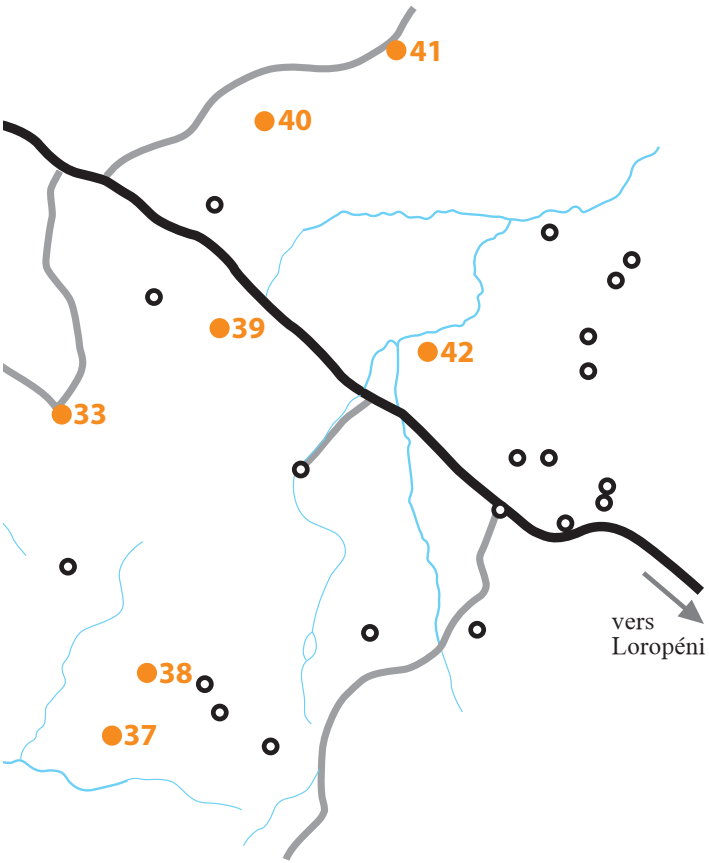
Les Karaboro sont des cultivateurs par excellence. Ils cultivent surtout le maïs, le mil et le riz. Outre ces céréales, ils cultivent également l'arachide, le pois de terre, le sésame et les légumes du pays.

Les Karaboro de l'ouest sont également habiles dans la fabrication de canaris en argile et dans le tressage des feuilles de rônier. Il est probable que cela résulte du proche voisinage des Gouin (Cerma) et des Turka, car ces ethnies sont renommées pour leur habileté dans ces domaines.

Région KARABORO

dans le sud-ouest du Burkina Faso (province de la Comoé)





Groupe de l'est (Kai-)

VILLAGES KARABORO

1 Boussara
2 Kangounaba
3 Tiéfora
4 Fandyora
5 Labola
6 Labola Sankrala
7 Labola Foukara
8 Labola Nambalfo
9 Labola Koumoussanra
10 Labola Kansianra
11 Nayarara
12 Wintiara
13 Saterna
14 Sakora
15 Sangara
16 Kangounadeni
17 Boulon
18 Gbessara (Tanfera)
19 Bamako
20 Moussoumourou

Villages avec une forte population karaboro

31 Kassandé 1
32 Yadé
33 Kassandé 2
34 Sankora
35 Badio
36 Koflandé
37 Sourkoutomo
38 Kadio
39 Toukaratomba
40 Bouroura
41 Dérégboué
42 Tanga

Groupe de l'ouest (Syɛ̃m)

VILLAGES KARABORO

21 Séréfadougou
22 Lémouroudougou
23 Karfiguéla
24 Tengréla
25 Kiribira
26 Tiékouna
27 Ninkara
28 Sitiéna
29 Dyongolo
30 (Banfora)[1]

Villages avec une forte population karaboro

43 Siniéna

[1] A l'origine, le groupe ethnique le plus important qui habitait Banfora était celui des Syɛ̃m. Aujourd'hui y habitent des ressortissants de tous les villages karaboro (Syɛ̃m et Kai-), ainsi que de nombreuses ethnies du Burkina Faso.

L'origine des Karaboro

Parler de l'origine des Karaboro nécessite de préciser l'origine des Sénufo. A ce propos, je ne connais pas de source plus sûre que la thèse de doctorat de Tiona Ouattara, Université de Paris 1, 1991: *La Société Sénufo et sa Conscience du Passé.*

J'avais rencontré l'auteur de cet ouvrage quand il était encore étudiant. En ce temps là déjà, le sujet m'avait fort intéressé et nous avons eu des discussions passionnantes à cet égard. Par ailleurs, T. Ouattara est lui-même d'origine sénufo, il appartient à l'ethnie Tiembara de Korhogo, en Côte d'Ivoire.

Plus tard, lorsque sa thèse de doctorat a été publiée, T. Ouattara a mis ce matériel à ma disposition. Je l'en remercie vivement.

Il est inévitable qu'en citant des extraits de cette thèse, de rapporter également des propos d'autres écrivains qui se sont penchés sur l'origine des Sénufo dont T. Ouattara fait mention dans sa thèse.

L'origine des Sénufo

Sous le titre *Rappel à des thèses sur l'unicité et sur la diversité originelle des Senufo (page 267)*, l'auteur mentionne que Maurice Delafosse et Marie-Joseph Vendeix sont des auteurs qui affirment que les Sénufo ont une descendance familiale commune.
En revanche, Bohumil Holas et Yves Person s'opposent à cette perception. Ils pensent plutôt que les Sénufo résultent de l'adoption de la langue syennari par des groupes divers. (extrait des pages 267-268)

Après discussion de ces points de vue, T. Ouattara a écrit:

Plusieurs groupes d'origines diverses peuvent être réunis par des faits culturels.
Et: *En somme, les fondements de la thèse sur l'origine commune des Sénufo sont fragiles et il est inutile de s'y attarder. (page 269)*

T. Ouattara, dans *Rappel des thèses sur la provenance extérieure et sur l'autochtonie,* cite Louis Roussel, qui a emprunté son idée à Bohumil Holas:

L'aire primitive des Sénufo se situe dans la région de Boungouni, sur les bords du Baulé, affluent du Bani. Les Sénufo l'auraient quitté entre le XIe et le XIIe siècle sous la pression des conquérants mandé pour s'installer dans les régions de Tingrela, de Korhogo, de Kong, de Dabakala et de Katiola. Tidiane Dem soutient pour sa part que les Sénufo viennent d'Egypte où ils se seraient constitués à l'époque des pharaons. Il écrit notamment: Dire que les Sienèfo se rapprochent des pharaons peut paraître une extrapolation à tout le moins incroyable. Pourtant, les vieux Sienèfo affirment que les rites du poro étaient d'origine arabo-égyptienne. (page 272)

Le même auteur, à savoir T. Dem, affirme que le Sénufo vient de Sienè, nom de la contrée que les Sénoufo auraient habitée en arrivant d'Egypte. Cela est inexact car nous savons, maintenant avec certitude, à la lumière de tout ce qui précède, que le nom Sénufo vient de syennambélé, mot qui dérive lui-même de syenari qui signifie «langue autochtone». Les syennambélé, on le sait aussi maintenant, sont ceux qui parlent «la langue autochtone». (page 277)

La naissance des Sénoufo

Citons encore de T. Ouattara:
Nous savons, maintenant, à travers ce qui précède, que les Sénufo ne sont pas issus d'une seule et même famille. Nous savons, en effet, qu'ils sont le résultat de la progressive mise au point d'une culture par les populations pré-gur vivant probablement dès le quatrième millénaire avant notre ère. (page 295)

Le foyer de la révolution culturelle

Cette révolution culturelle ne s'est pas opérée simultanément dans tout le pays sénufo. Les sources actuelles ne nous indiquent pas ce foyer culturel mais elles permettent d'émettre quelques hypothèses plausibles. Selon Yves Person, le foyer

de la langue syenneri se situerait dans la région de Banfora, au Burkina Faso. Il fonde son hypothèse sur la parenté qui semble exister entre le syennari et les langues de la région, en particulier celle des Toussian. Cette hypothèse nous paraît fondée et on doit considérer la région de Banfora comme le foyer culturel probable. (page 302)

La mémoire historique karaboro

A une exception, les propos suivants se basent avant tout sur des communications orales recueillies chez les **Kai-**, à l'est de Banfora.

L'exception concerne les **Syɛ̃m**, à l'ouest de Banfora. Selon eux, leurs ancêtres seraient alors venus du Mali. Cependant, l'époque de cette migration ne semble pas être connue.

Voici donc les informations reçues qui se rapportent essentiellement aux **Kai-**: Ils se divisent en sept groupes principaux. Chaque groupe est composé de plusieurs sous-groupes. On appelle les ressortissants de Tiéfora les **Wĩĩ-**. D'autres villages situés vers le nord - dont Tiéfora fait partie - sont: Labola, Kangounaba, Bondorola, Nanyagara et Fandiora.

Le groupe des **Tããfa** comprend les villages de Boussara, Sankara, Sakora, Saterna, Wintiara et Kangounadéni.

Cette liste est toutefois incomplète, car par manque de plus amples informations il a été impossible d'établir une liste complète.

Selon ces recherches, l'histoire des Karaboro du groupe Wĩĩ- ne semble pas être connue antérieurement au XVIIIe siècle. Cette date, qui se situe éventuellement déjà vers la fin du XVIIe siècle, coïncide avec leur première grande poussée migratoire. Il se peut que cette migration ait eu lieu pendant la guerre de Kong qui a pris fin en 1710. C'est probablement pendant cette période de grande dispersion que les Wĩĩ- ont quitté la région de Tafiré, située dans l'actuelle Côte d'Ivoire. Ils se seraient alors dirigés vers le nord pour s'installer dans la région où ils se trouvent actuellement.

Ensuite, ils se seraient d'abord installés à Labola, puis à Tiéfora, au milieu des Tyefo. Bien qu'ils aient gardé leur propre langue, ils adoptèrent certaines moeurs et coutumes tyefo.

Plus tard, les Tyefo se retirèrent vers le nord, à Daramandougou. Ils ont pris le grand fétiche avec eux. Aujourd'hui encore (soit en 1978), pour les grandes occasions, telle que l'initiation des garçons (changement de nom), les Karaboro de Tiéfora vont à Daramandougou. L'initiation des garçons de Tiéfora et de Daramandougou a lieu en même temps.

Après le passage de Samoury, entre 1880-1896, un nommé Ouattara Makan Sory - et connu également sous le nom de Marcé - est devenu le premier chef du canton Karaborola jusqu'en 1918.

Traoré Lallé, dernier chef du canton Karaborola jusqu'en 1983, nous avait dit en ce temps là qu'une migration lente mais constante des **Kai-** vers l'est continuait toujours: «Ils sont toujours à la recherche des bonnes terres qui, pour eux, se trouvent à l'est». En fait, cette migration s'approchait alors des territoires lobi et dogosye.

Une hypothèse intéressante

En essayant de mieux cerner le problème de la migration des Kai- de Tafiré vers le nord, on peut se poser les questions suivantes:

- Pourquoi les Kai- sont-ils allés jusque dans la région de Banfora?
- Pourquoi se sont-ils arrêtés là?

A ce stade, il convient de faire état d'une hypothèse intéressante: S'appuyant sur les données de la thèse de doctorat de T. Ouattara dont il est question plus haut, *on doit considérer la région de Banfora comme le foyer culturel probable des Sénufo. (page 302)*

Je pense, comme je l'ai cité dans une étude linguistique *Six parlers karaboro* (Manuscrit SIL non-publié, 1982): *Dans le cas où cette hypothèse se vérifierait, et dans le cas où les Karaboro (Kai-) auraient effectivement fait partie du groupe sénoufo du sud, leur migration de Tafiré à Banfora n'aurait donc en fait été qu'un retour aux sources.*

La migration vers le Nord

Dans son article *Les Gwi et les Turka, 1969, page 41,* le père Hébert écrit à ce sujet:

A peu près à l'époque de ces migrations, un groupe de Karaboro quitte Niéllé, en pays sénoufo et part à la recherche de bonnes terres à Banfora et à l'est de Banfora, dans une région qui est alors inhabitée. Notons qu'il est possible et même probable que cette migration se soit faite en plusieurs étapes. On trouve, en effet, certains vestiges karaboro à la Léraba, à Diefoula, etc. Il est certain que les Karaboro étaient installés avant les Gwi et les Turka, vers 1700 mais les Gwi ont dû les suivre à un très court intervalle pour s'installer dans la région de Banfora. (...).

Lors de cette installation les Karaboro se sont heurtés aux Komono qui, eux, avaient chassé les Pallaka autochtones vers leur habitat actuel. Peu après l'immigration pacifique des Karaboro, les Gwi - pressés par les Pallaka et aussi les Dyoula Wattara du grand Sékou de Kong ou de ses fils commencèrent à se diriger vers le nord. Ce mouvement dut se répercuter sur les Karaboro et les Turka. Mais avant le départ, une razzia chez les Pallaka avait permis aux Gwi de s'emparer d'un bon nombre de femmes.

Dans cette section il sera question des données venant surtout de L. P., ainsi que d'autres Karaboro du clan des Wĩĩ-. La plupart des informations a été relevée durant les années 1976-1979. Des informations supplémentaires ont été ajoutées plus tard.

Pour mieux pouvoir référencer les différents clans des Karaboro de l'est, voici un bref survol en ce qui concerne l'ordre de l'initiation.

L'initiation Karaboro

Les données suivantes ne traitent pas l'initiation comme telle, mais relèvent plutôt certains faits correspondants à ce que les participants apprennent concernant l'origine, les coutumes et les valeurs de leur ethnie. De façon générale, on peut dire que l'initiation prépare les participants à la formation morale, physique et spirituelle. Les femmes sont également inclues, mais leur initiation se fait à part.

Les deux dernières initiations ont connu un grand retard. Ainsi, l'avant-dernière initiation a eu lieu entre 1933-1939 et la dernière entre 1983-1990 (informations de L.D.). Les villages concernés ne participent pas en même temps à ce rite, car il y a un ordre d'initiation, selon les clans.

Voici l'ordre de l'initiation :

- Sekefa (Séréfédougou) et sous-groupes
- Labo (Labola)
- Wĩĩ- (Tiéfora, Katee)
- Kãŋwɛ̃ (Kankounaba, Kankounadéni, Bondorola)
- Nayãhãfa (Nayagara et sous-groupes)
- Gbesãã (Boussara)
- Kuee (Sankara, Sakora)
- Naflãmsyii (sont dans tous les villages kar et autres).

Il s'agit de castes spéciales, composées de Karaboro et de Toussian, ou d'autres ethnies de la région. Elles assument un rôle de réconciliation.

Les chefs du canton Karaborola

Voici la liste des chefs du canton Karaborola. C'est l'administration coloniale qui avait imposé ces personnes d'autorité aux Karaboro et, à ce qu'il paraît, également la position des chefs de villages.

.....-1918: **Ouattara Makan Sory** (dit Marcé) était originaire de Kong et devint le premier chef du canton Karaborola. Il s'installa dans le Bas-Karaborola, près du Comoé, à Sakora.

1918-1921: **Yao Klofogo**
Il était en même temps le premier chef du village de Tiéfora. Entre lui et Sory Makan il y avait des conflits, voire des querelles. Yao K. alla se plaindre à Bobo-Dioulasso des coups et blessures administrés par Sory M. Ce dernier fut mis en prison et Yao K. lui succèda à la chefferie du canton Karaborola. Tiéfora devint alors la résidence du chef du canton.

Kouffé, fils de Klofogo, réfusa de succéder à son père sous prétexte qu'il ne comprennait pas le Dyoula.

1921-1945: **Koné Nyagbua**
Koné Nyagbua était Gouin d'origine, fils de Koné Kona, chef du village Bounouna. Quand les Karaboro se révoltèrent contre lui, il fut démis de ses fonctions. Il mourut le 29 avril 1957.

1953-1983: **Traoré Lallé**
Traoré Lallé est né en 1900 et était d'origine Karaboro. Il avait sa résidence à Banfora. Après le coup d'Etat en 1983, la position du chef de canton a pris fin.

Le 12 décembre 2009, les Kai- ont désigné un nouveau chef de canton, soit **Yao Lallé Yĩmini** (dit Fara Lallé). Il est originaire de Fandiora.

L'origine du village Tiéfora

Un certain Dyɔgɔ et sa famille étaient les premiers habitants de Tiéfora. Avant de s'y installer, ils demeuraient à Labola.

Dyɔgɔ, en cherchant un nouveau terrain pour lui et sa famille, avait posé une ruche d'abeilles à un certain endroit à Tiéfora. Beaucoup d'abeilles étaient venues - preuve que la terre était bonne.

Après la première bonne récolte, Dyɔgɔ retourna à Labola pour leur en faire part. C'est alors que son ami Syuu s'installa également à Tiéfora.

D'autres Karaboro, en voyant que Dyɔgɔ et Syuu faisaient de bonnes récoltes, désirèrent également s'installer à Tiéfora. Ceux qui s'adressèrent à Syuu pour qu'il leur donne une parcelle, étaient renvoyés par celui-ci à Dyɔgɔ. C'était lui qui devait leur attribuer du terrain, puisque c'était le premier venu. A cause de cela, Dyɔgɔ devenait le "chef de terre" ainsi que ses descendants après lui. Les descendants habitent la concession de Gbãsã, à Tiéfora. En 1979, le chef de terre était Maasyi, le "vieux sourd" et actuellement ce sont Yao Sãngbasyi et Sory Lasinna qui assument cette charge.

Les chefs de terre

C'est le chef de terre, le "yũnkuai", qui défend les coutumes. Il est aussi le gardien principal du "sakluhu" et du "klo mpar".

Encore de nos jours, s'il y a des sacrifices qui concernent la communauté, c'est lui qui en est chargé. De même, en cas de décès d'une personne âgée, la cérémonie d'enterrement est présidée par les "yãndɛ" dont le "yũnkuai" fait partie. Les femmes également prennent part à ces cérémonies. Elles sont représentées par les "kasya". D'autre part, c'est le chef de terre qui avertit les villageois lorsqu'il y aura un sacrifice.

C'est également le chef de terre, le "kãntrahafua", qui a la gestion du terroire. Il arrive que les gens échangent ou

mettent à disposition leurs terrains. Cela se fait sans payer de fermage. Il est pourtant nécessaire que le chef de terre soit avisé de tout ce qui se fait dans ce domaine. Si, plus tard, ceux qui ont échangé ou mis à disposition leurs terrains désirent les reprendre, c'est le chef de terre qui sert de témoin et qui intervient.

Au-dessus du "yũnkuai", il y a le "gbefua". C'est lui le responsable du clan. C'est le "gbefua" qui prend les décisions concernant les gens de son clan.

La fonction du "gbefua", aussi nommé "yafua", se transmet de père en fils. Tel est également le cas en ce qui concerne le "yũnkuai". Il exécute les décisions du "gbefua". En ce qui concerne la succession du "kãntrahafua", elle se transmet aussi de père en fils.

Certaines de ces informations proviennent de personnes initiées, mais d'autres émanent de personnes non-initiées. Dans les deux cas, il s'agit surtout des Wĩĩ-. Une partie de ces informations a été recueillie durant les années 1976-1979, et l'autre au début du 21e siècle.

La famille

Chez les Karaboro, il faut différencier entre la famille souche et la famille élargie.

La famille souche

Chez les Wĩĩ-, en ce qui concerne la famille souche, il s'agit toujours de la famille maternelle. C'est pour cela que l'héritage d'un homme passe aux enfants de sa soeur, à la condition que le frère et la soeur soient descendants de la même mère et, de préférence, aussi du même père.

Cette règle était encore en vigueur dans les années 1976-1979, lorsque nous vivions dans le village de Tiéfora.

Selon les informations reçues en ce début du 21e siècle, chez les Wĩĩ- la notion d'héritage des oncles maternels est progressivement en voie de disparition. Et même si c'est encore pratiqué, les enfants du défunt reçoivent de façon secrète la plus grande partie de l'héritage. En revanche, chez les Tããfa l'héritage est paternel. Mais quoi qu'il en soit, c'est toujours la famille maternelle qui prime. Ainsi, lorsqu'une personne est mourante, elle est entourée, la plupart du temps, par des membres de sa famille maternelle.

La famille élargie

La famille élargie peut être considérée sous deux angles: d'une part, la famille maternelle (nwoŋfa) qui signifie littéralement *gens d'une même case* et, d'autre part, la famille paternelle (ta tuhufa), correspondant à *gens de ton père*.

L'individu

Rites lors des accouchements

De nos jours, une bonne partie des enfants voient le jour grâce à l'assistance de sages-femmes professionelles. Mais dans les endroits reculés, les accouchements se déroulent probablement encore comme par le passé.

Description de quelques rites

Après la naissance, la sage-femme traditionelle (femme en état de ménopause) s'occupe de la mère pendant trois jours si c'est un garçon et pendant quatre jours lorsqu'il s'agit d'une fille. Durant ces jours-là, le bébé est considéré comme un étranger et il est confiné dans la case trois ou quatre jours, selon le sexe.

Ces trois ou quatre jours ont une **signification importante. Un homme a trois paroles:** c'est pourquoi un garçon reste les trois premiers jours dans la case de sa mère. **Une femme a quatre paroles:** c'est pourquoi une fille va rester quatre jours dans la case de sa mère. Par exemple, un homme peut être soupçonné d'avoir volé quelque chose. On lui demande alors s'il en est l'auteur. Il peut le nier deux fois, mais la troisième fois il doit dire la vérité. Une femme peut le

nier trois fois, mais la quatrième fois elle doit avouer la vérité. Si la personne en question a affirmé trois ou quatre fois la même chose, on la croit.

Après l'accouchement, le placenta est mis dans un récipient avec le cordon ombilical, puis est enterré au centre de la cour - si toutefois il s'agit d'un enfant légitime. Si l'enfant est illégitime, le placenta est enterré en dehors de la concession. C'est un point très important, surtout pour un homme. Lors d'une dispute ou d'une contestation, un homme peut faire valoir que *son placenta est enterré dans la cour de son père,* alors que ce n'est peut-être pas le cas pour son adversaire. Il s'agit donc d'une question d'honneur.

On place le nouveau-né (garçon ou fille) sur l'autel des ancêtres, le "ku- nwoŋ" *case des ancêtres*. Pour le garçon, on sacrifie un coq, pour la fille une poule. L'animal est égorgé et, si on le veut, on asperge de sang un des pieds du nouveau-né.

Les noms des enfants sont attribués selon l'ordre hiérarchique de naissance, c'est-à-dire que le nom révèle si un enfant est né en premier, en deuxième, etc. Cette hiérarchie procède de la mère. Ainsi, si un homme a plusieurs femmes - qui toutes ont enfanté - il peut en résulter des enfants d'un même père, mais de mères différentes, portant les mêmes noms.

L'ordre hiérarchique des noms

	Garçon	Fille
1er enfant	Siele/Syepua	Yigbepua/Yigbele
2e enfant	Sãle/Sãpua	Yɔpua/Yɔale
3e enfant	Lale/Lapua	Yĩnde/Yĩpua
4e enfant	Pele/Pepua	Pãnde/Pãpua
5e enfant	Tɔale/Topua	Male/Mapua

Noms pareils pour garçon et fille

6e enfant	Pããle/Pããpua
7e enfant	Srale/Srapua
8e enfant	Mekɔ/Meekua

L'enfant

L'âge limite pour jouer est de six ans pour garçons et filles. A partir de six ans, environ, l'enfant commence à travailler. Il participe à des travaux tels que garder les moutons, chasser les oiseaux dans les champs avant la récolte, s'occuper des enfants plus jeunes et d'autres devoirs. Cette période s'étale sur dix à quinze ans, environ.

Il y a aussi des enfants qui fréquentent l'école, mais ce n'est pas obligatoire. L'enfant qui va à l'école a bien entendu moins de temps pour aider aux différents travaux.

A l'âge de quinze ans, environ, le garçon doit aider son père aux travaux champêtres. Il a alors droit à un jour de repos sur cinq, mais celui-ci tombe sur le jour du marché. Plus tard, le jeune homme - et même l'homme adulte - va travailler trois jours pour son père, un jour pour lui-même et bénéficiera toujours du jour de repos. En ce début du 21e siècle, cette norme est, de plus en plus, en voie de disparition.

En ce qui concerne la fille, elle se marie à partir de 15-16 ans. Si elle ne se marie pas, elle reste auprès de sa famille et participe aux travaux, comme les autres. Elle peut avoir des enfants, même de pères différents, sans être mariée.

La circoncision féminine

Il s'agit en fait de l'excision du clitoris. En 1976, lors de notre arrivée parmi les Karaboro, ce rite de puberté était encore obligatoire pour les jeunes filles.

Selon les informations reçues en 2005, il y a un changement notable: l'excision est formellement interdite par les autorités du Burkina Faso et l'infraction à cette règle est sévèrement punie! De plus, suite aux émissions radio et les explications sur le terrain, il semble qu'un bon nombre de femmes karaboro soient prêtes à abandonner ce rite de puberté.

Néanmoins, puisqu'il s'agit d'un fait historique qui avait - et a peut-être encore ici et là - une grande importance pour les femmes karaboro, je vais toutefois relater les faits tels qu'ils m'ont été communiqués.

L'excision

L'excision a lieu dans un endroit isolé. On choisit un jour pendant les mois de décembre/janvier. C'est le moment le plus frais de l'année et les blessures guérissent plus vite.

Ce sont des femmes "spécialisées" (caste à part) qui se chargent de l'opération. Environ 10 à 15 filles sont excisées le même jour. L'âge des filles que l'on excise est en général entre 14 et 16 ans, mais aussi plus tard ou très jeunes, à environ 2 ans. Les filles des forgerons (caste à part) sont excisées très jeunes. Les Karaboro "évolués" le font généralement aussi lorsque les filles sont encore en bas âge. Ceci pour supprimer "le temps d'amusement" durant lequel elles pourraient avoir des amants.
Ainsi, elles sont libres en vue des études scolaires et elles auront seulement des relations sexuelles avec leur mari.

Avant l'opération on leur rase la tête, puis on coupe le clitoris et les petites lèvres. Autrefois cela se faisait avec des couperets en fer forgé mais actuellement on se sert de lames de rasoir et les plaies sont désinfectées avec du mercurochrome. Au moment de l'opération, les filles chantent et rentrent tout de suite après chez elles, en chantant et en s'amusant, même si elles saignent beaucoup. Depuis le jour de l'excision jusqu'à la fête (4 semaines plus tard) on leur attache une sorte de grelot en fer autour des reins, ainsi que des coquilles cauri autour des bras et du cou. De plus, elles portent un bonnet rouge. Chez les Kai-, la couleur rouge désigne la bravoure dans le sens *sauver ou mourir.* C'est pourquoi, quand un veillard meurt, on lui met un bonnet rouge, un "ngifayɛ̃".

Les excisées sont soignées matin et soir pendant environ 20 jours. Elles restent dans la case et une jeune fille leur fait à manger. Durant cette période, pas n'importe qui peut entrer dans la case.

Pendant ce temps d'attente, les filles ne doivent pas voir de cadavre, ni aucune chose morte. Cela est également valable pour les personnes qui les soignent.

Quatre semaines après l'excision, il y aura une fête collective ou individuelle en l'honneur des excisées. On leur rase à nouveau la tête et elles portent une sorte de ceinture faite de cordes blanches. On les fête et on s'amuse. Puis,

on offre des poulets en sacrifice, on leur enlève le grelot, la corde blanche, ainsi que les colliers en cauris autour du cou et à la ceinture.

Toutes ces filles excisées sont considérées comme étant de la même génération - même s'il y a de grandes différences d'âge. Elles peuvent "s'insulter" mutuellement. Une fille non-excisée n'est pas considérée comme étant adulte.

Après l'excision, une fille a plus de valeur, elle compte maintenant comme femme et peut être mariée. Désormais sa liberté sexuelle est restreinte. Ou bien elle se marie, ou bien elle continue avec l'amant actuel. Celui-ci doit lui donner beaucoup de cadeaux après l'excision.

Avant l'excision, une jeune fille est libre sur le plan de ses relations sexuelles. Elle peut avoir plusieurs amants et aussi des enfants hors mariage. En revanche, après l'excision l'adultère est considéré comme péché capital.
Il semble donc que l'excision serve à sauvegarder le mariage afin d'assurer une descendance pure.

Le changement de nom des garçons

Chez un certain groupe des Wĩĩ-, cette cérémonie s'appelle *tuer le premier nom.* Il s'agit du nom donné à l'enfant après la naissance. Le premier nom est tué lors de la cérémonie du changement de nom. En général, le nouveau nom est celui d'un vieux de la famille ou d'un parent de la mère. Ce procédé semble s'appliquer aux garçons uniquement. Il s'agit d'une sorte d'initiation. L'âge des initiés peut être en-dessous de dix ans, mais aussi entre 15 et 25 ans. Cette cérémonie a lieu tous les trois ans.

C'est à Daramandougou qu'a lieu la cérémonie. Il s'agit d'un village important des Tyefo. Ceux-ci sont considérés comme les patrons de Tiéfora. En effet, autrefois, c'étaient les Tyefo qui vivaient à Tiéfora. Comme à Tiéfora, Daramandougou a aussi trois quartiers. Dans le premier quartier se trouve le grand fétiche. A Daramandougou, on parle la langue tyefo qui n'est pas comprise par les Karaboro.

Il semble s'agir d'une affaire essentiellement masculine. Pères et fils se rendent sur place en groupes. Les jeunes gens de Daramandougou sont initiés en même temps que les jeunes gens de Tiéfora. Pour chaque enfant on doit

payer 23 cauris ou une certaine somme en CFA. De plus, il faut, pour chaque enfant, sacrifier un poulet ou payer une certaine somme en CFA.
Cependant, le poulet est préféré à l'argent.

La cérémonie

La première partie de la cérémonie se passe en brousse durant la nuit et tous les garçons sont nus. Après avoir mangé le sacrifice, on demande à chaque père si son fils est obéissant. Selon la réponse, le garçon est plus ou moins fortement battu, même jusqu'à l'inconscience.

La deuxième partie a lieu le lendemain, à l'aube, dans la grande aire de Daramandougou. Les jeunes sont toujours nus, même ceux de 15 à 25 ans. Ils se couchent, visage contre terre, les yeux cachés par les mains. Puis, les féticheurs apparaissent. Pendant que l'on joue de la flûte, les féticheurs imitent le cri des hyènes et agitent leurs couteaux. Les vieux contournent le groupe de jeunes trois fois en jouant de la flûte. Chaque fois le bruit s'intensifie et les jeunes doivent se lever trois fois, se déplacer et se recoucher.

Après s'être levés pour la troisième fois, on prononce sur chaque garçon cette formule: *Tu t'es appelé un tel - dès maintenant tu t'appelles... (nouveau nom).*

La fête dure trois jours. Si, à la fin, il reste de la viande, on la jette aux chiens. Sur le chemin du retour, tous les animaux que les pères et les fils rencontreront, seront tués et mangés sur place.

En revenant dans la famille on déclare alors son nouveau nom. Si quelqu'un se trompe, on pleure à chaque fois.

Lorsque le vieux nom est tué, on est considéré comme initié et adulte. A partir de ce moment là, on fait partie de la caste des vieux. Le forgeron fait alors à chacun un signe sur le bras gauche. Là aussi, il faut sacrifier un poulet. Désormais les jeunes gens peuvent assister aux cérémonies.

Ceux qui n'ont pas passé par la cérémonie *tuer le vieux nom*, sont regardés durant toute leur vie comme des bébés, même en étant âgés.

Le mariage

En fait, il existe plusieurs formes de mariage, en tout cas chez les Wĩĩ-.

Le mariage réel avec dot

Il semble, généralement, que c'est la famille du garçon qui prend l'initiative. Très tôt déjà, elle peut demander la main d'une fille, même si celle-ci est encore en bas âge. Cela peut même se passer avant la naissance - si toutefois le ou les enfants ont le sexe correspondant.

Les parents d'une fille demandée en mariage n'osent pas refuser la demande, même si cela leur déplaît. Mais, par politesse, ils disent généralement qu'ils aimeraient d'abord consulter la famille.

Lors du mariage, la femme jure qu'elle va rester fidèle à son mari. Toute femme karaboro ne se marie qu'une seule fois. Après la mort de son mari, elle devient veuve, donc "calangusya". En revanche, en cas de divorce, elle devient "cafraha" qui veut dire *femme libre*.

Le mariage dit "dir cɔɔ" (la femme du manger)

Il s'agit d'une coutume assez particulière. Si une personne d'âge mûr passe à un endroit au moment où a lieu l'accouchement d'une fille, il ou elle peut alors attacher quatre cauris à un pied du bébé. Cela signifie que cette personne revendique le bébé en mariage pour son fils. Les parents du nouveau-né n'ont alors pas le droit de refuser.

Cela aussi est considéré comme un mariage réel, avec dot. Le mariage du "dir cɔɔ" ne peut pas être dissout. De nos jours, ce genre de mariage est en voie de disparition.

Le mariage par échange

Ce genre de mariage est également en voie de disparition. Cela provient du fait que les conséquences conduisent à des situations très compliquées et nuisibles à la bonne entente des deux côtés.

Pour les mêmes raisons, les mariages où les femmes sont données en cadeau sont également en voie de disparition.

L'adultère

L'adultère est considéré comme le péché le plus grave chez les Karaboro. Celui ou celle qui commet l'adultère est maudit/e par ses parents. Il y a cependant des degrés de gravité. Pour bien comprendre cette conception, il faut analyser comment les relations sexuelles entre homme et femme sont réglées.

U cabua di	*il a mangé une fille*. Si la fille n'est pas excisée, il n'y a pas de mal.
U cɔɔ di	*il a mangé une femme.*
U cɔɔ gbe	*il a pris une femme*. Il se peut que cette femme a déjà un mari, elle est probablement excisée - ou les deux.
U naa cɔɔ di	*il a mangé la femme d'un homme*. On peut considérer cela comme l'adultère proprement dit.
U nampyeŋ cɔɔ di	*il a mangé la femme d'un voisin*. Il s'agit aussi de l'adultère, mais c'est pire que la notion précédente. Cela met surtout le mari en danger, puisqu'il ignore les faits.

Cayɔr *danse de femme* c'est l'expression pour l'adultère avec une femme excisée.

Cayɔrfua *rival d'une même femme* c'est un homme qui a eu des relations avec une femme excisée qui a déjà un mari.

Le mot cayɔr est employé seulement lorsque la femme est excisée. Si, en dehors de son mari, elle a des relations sexuelles avec un autre homme, cela peut avoir des conséquences néfastes. Les deux hommes ne peuvent plus faire des choses ensemble: s'asseoir sur un même banc, manger ensemble, voyager ensemble, rendre visite à un malade, enterrer un mort, etc. Si, par ignorance, ils font quand même des choses en commun, ils risquent - selon leurs croyances traditionelles - des malheurs: accident, maladie, cécité, mort, etc.

Il est évident que lorsqu'il s'agit de voisins, les risques sont d'autant plus grands. Apparemment, la femme coupable ne dit rien aux hommes en question.

L'adultère peut être considérablement aggravé si le couple a des relations sexuelles en plein air - à même le sol - car la terre est sanctifiée et est considérée comme étant la femme de Dieu. C'est pourquoi, même si un couple marié a des relations sexuelles selon le déroulement précité, il souillera la terre.

Quatre expressions expriment la gravité d'une telle situation:

U cabua gbe kãntraha na	*il a pris une fille sur le sol*
U cɔɔ gbe kãntraha na	*il a pris une femme sur le sol*
U naa cɔɔ gbe kãntraha na	*il a pris la femme d'un autre homme sur le sol*
U nampyeŋ cɔɔ gbe kãntraha na	*il a pris la femme d'un voisin sur le sol*

Ces quatre actes décrits ci-dessus sont graves, mais celui mentionné en dernier est le plus grave.

Le sacrifice pour l'adultère

Il faut que ce soit au moins un mouton, ou, selon la gravité de l'acte, même un boeuf. Lorsque l'acte a eu lieu dehors, l'animal est amené vivant à l'endroit en question. Puis, il est tué sur place et les deux coupables sont aspergés avec le sang. Il semblerait qu'un autre rituel soit aussi exécuté avec les entrailles de l'animal.

Quelques tabous concernant les femmes

Tabous au sujet des femmes en période de menstruation

Ces tabous sont en train de disparaître. Ils concernent surtout les hommes d'âge mûr ou mariés.

Toucher: Une femme ayant ses règles ne doit pas toucher l'homme. Si elle le fait par mégarde, l'homme doit lui lancer trois fois une petite pierre, sinon elle risque que ses règles ne s'arrêtent pas.

Nourriture: Les hommes ne doivent pas toucher à la nourriture préparée par une femme ayant ses règles.

Protection pendant la menstruation: Aujourd'hui, les femmes se servent plutôt de morceaux de tissus. Selon la coutume, elles se faisaient des espèces de bouquets avec les feuilles d'un buisson ou d'un certain arbre du nom de "syar". La femme pouvait alors dire:

N syar yãã	*j'ai le bouquet* ou
Syar ma ra na	*le bouquet est avec moi*

Tabou en relation avec l'accouchement

Normalement, la femme ne peut pas préparer de nourriture pour son mari pendant la semaine qui suit l'accouchement.

D'autre part, si elle a comme mari un charlatan ou un gardien de totem, elle ne peut pas lui préparer la nourriture pendant quatre semaines.

Tabous généraux

Le jour du marché

Le jour du marché "gbeycãã" a lieu tous les 5 jours. Il s'agit du jour de repos qui a été institué par "sakluhu". Il est défendu d'aller travailler aux champs ce jour-là. Ce tabou est valable pour tous les Karaboro.

Il existe pourtant quelques exceptions qui permettent d'enfreindre ce tabou. Si, par exemple, la récolte est en danger, les responsables iront probablement consulter les

charlatans pour savoir si ce tabou peut être levé ou pas. Cependant, cette démarche n'est valable qu'une seule fois.

Tabou concernant San Oulonon

San Oulonon est un lieu de sacrifice. Ce sont uniquement les membres d'une certaine caste qui peuvent se rendre sur le lieu même du sacrifice pour consulter le "klo mpar".

Gestes divers

Salutations exprimant respect et soumission

- La main gauche entoure l'avant-bras droit et on salue (poignée de mains) avec la main droite.
- On croise les bras sur la poitrine en inclinant légèrement la tête vers la personne saluée, sans la toucher.
- Ou bien on s'incline très bas, ou bien on se met à genoux en tendant la main droite vers la personne que l'on veut saluer.

Signes avec les mains

- Faire signe avec la paume de la main est une salutation. La main est dirigée vers le haut.
- Faire signe avec le dos de la main signifie: *Va-t-en!*
- Se tapper plusieurs fois la hanche ou la cuisse avec la paume de la main droite veut dire: *Tais-toi!* ou aussi: *Cela ne va pas bien!*
- Pour indiquer que quelqu'un est mort, bras et paume sont dans la même position qu'avant, mais on fait un seul mouvement de droite à gauche.
- Pour montrer que la nourriture est bonne, on touche avec l'indexe de la main droite la partie inférieure de la joue, d'abord à droite, puis à gauche.
- Il est interdit de marcher à reculons avec un fardeau sur le dos. Ceci s'applique surtout lorsqu'on se trouve sur une concession. Il s'agit probablement d'un tabou pour éviter les accidents.

Groupements divers

Groupement sacré des hommes

A partir de 30-35 ans, les hommes se réunissent pour des événements précis. Ils peuvent être divisés par quartiers ou bien représenter l'ensemble d'un village.

Les vieux demandent conseil au charlatan et décident quel sera le sacrifice et où il sera mangé. C'est seulement après cela que tous se réunissent et mangent ensemble. Chacun doit contribuer financièrement.

Groupement de jeunes

Ce genre de groupement existe seulement depuis l'indépendance et n'a pas de lien avec les coutumes karaboro.

Concernant l'âge, il existe une sorte de sous-groupe. Ce sont des jeunes entre 14-18 ans. A partir de 18 ans, ils peuvent devenir membres - après avoir été initiés.

Ils se choisissent eux-mêmes un chef qui a la fonction de président.

Ces groupements sont composés de jeunes gens et de jeunes filles. Seuls les jeunes gens paient des cotisations. Les jeunes filles accompagnent les jeunes gens "au temps des réjouissances".

Les réunions se tiennent au gré des circonstances. Par exemple, on discute des prix pour les travaux en commun, des injustices et des choses qui devraient changer, etc.

Les travaux en commun

Les travaux en commun - "lɛhɛ" - sont sans doute une ancienne coutume qui semble avoir subi certains changements. A l'origine, c'était probablement une sorte d'entre-aide.

Il s'agit probablement des mêmes groupes mentionnés auparavant. Le chef élu est en même temps responsable pour les finances.

Ces groupes de jeunes se font louer pour cultiver les champs et également au temps de la récolte.

Pendant ce temps, ils sont nourris, mais ne reçoivent pas de

salaire direct. C'est leur chef qui décide quelle somme leur est allouée et qui garde également l'argent.

Au temps des réjouissances (décembre-mai environ), les jeunes font des invitations, très souvent en l'honneur des vieux. C'est alors que l'on achète avec cet argent des vivres et à boire. Si l'un des jeunes se marie, il reçoit des cadeaux, soit en espèces, soit en nature.

Selon les informations reçues en 2005, "lɛhɛ" est en train de disparaître, mais continue dans le domaine de l'exploitation du coton. Beaucoup de champs sont maintenant cultivés au moyen de charrues ou même de machines agricoles.

L'émigration des jeunes gens

Les jeunes, lorsqu'ils quittent leur pays, vont généralement en Côte d'Ivoire. Tel en a été le cas au siècle dernier et cela continue ainsi de nos jours. Ils partent surtout pour travailler dans des plantations, de préférence au pays baoulé, là où se trouvent les grandes plantations.

Ils partent généralement avant la récolte, après avoir cultivé auparavant les champs chez eux. Au moment de la récolte, ils trouvent facilement du travail sur les plantations.

Très souvent, leur départ se fait en cachette. Il se peut parfois que le père soit d'accord et laisse partir son fils pour un certain temps. Quoi qu'il en soit, la mère est toujours au courant, le fils l'avertissant avant son départ.

Chez les Karaboro, le patriarcat est encore bien prononcé. C'est toujours le vieux (grand-père, père, oncle) d'une concession qui a le pouvoir sur les autres. S'il y a de l'argent, c'est lui qui le garde et qui le distribue à sa descendance, comme bon lui semble. Beaucoup de jeunes désirent acquérir des marchandises telles que montres, radios, motos, etc. Si leur vieux n'a pas assez d'argent ou s'il n'est pas généreux, ils sont tentés d'y arriver par leurs propres moyens. Il arrive parfois aussi qu'un jeune homme prenne une fille avec lui.

Changement réligieux

Les jeunes karaboro en pays étranger se tournent presque

toujours vers l'islam. De cette façon ils se sentent moins isolés. En outre, en cas de décès - et c'est cela qui compte beaucoup - ils seront enterrés convenablement. Néanmoins, pour la plupart d'entre eux, ce changement n'est pas durable. De retour chez eux, ils pratiquent à nouveau les coutumes traditionnelles. Même ceux qui sont devenus de vrais musulmans se servent d'un intermédiaire pour pouvoir participer à leurs coutumes.

Selon les informations reçues de L.D. en 2005, beaucoup de Karaboro reconnaissent, maintenant, que le christianisme est plus fort que leurs traditions et l'islam.

Il paraît que, tôt ou tard, les Karaboro retournent dans leur pays natal, tout au moins pour des visites plus ou moins régulières.

D'un côté, il y a ceux qui ont voulu gagner un peu d'argent pour pouvoir acheter ce qu'ils désirent et qui après restent chez eux. Ceux qui sont partis avec le consentement du père lui remettent l'argent qu'ils ont gagné et il leur en donne en général une partie en retour. Les autres, qui sont partis de leur propre gré, achètent avant de rentrer ce qu'ils ont désiré. Ensuite, ils donnent le reste de l'argent au père pour se faire pardonner.

Il y a, bien sûr, aussi ceux qui font leur vie ailleurs ou ceux qui poursuivent des études. Mais, en général, ils font régulièrement des visites à la famille et, pour la plupart, l'aide aussi financièrement.

Les albinos

En général, les Karaboro ont peur d'eux. On leur attribue toutes sortes de pouvoirs surnaturels. Ainsi, on suppose que les sorciers n'ont pas de pouvoir sur eux.

D'autre part, on considère un albinos comme un porte-bonheur et particulièrement en ce qui concerne leurs cheveux. Si, par exemple, on fixe leurs cheveux à un hameçon, on va faire une bonne pêche.

Dans certains endroits on n'excise pas les albinos. Ceci est dû au danger d'une hémorragie éventuelle.

En langue karaboro, on les appelle “namblefigi” sg. ce qui veut dire *personne blanche* et “namblefir” pl., *personnes blanches*. Cependant, en ce qui concerne les personnes au teint clair – les “blancs” - on les appelle nafĩĩ- ou nasar.

Dieu

Son nom en karaboro est “Yãhã”. Selon la conception karaboro, Dieu est l’être suprême. Il a créé tout ce qui existe et est chef suprême de la nature. Il est le premier en tout et maître de l’univers. C’est aussi lui qui soutien l’univers – avec les ancêtres.

Dieu est seul, personne n’est avec lui. Le ciel est sa demeure. Il peut être partout et il connaît tout. Cependant Yãhã n’habite pas dans le coeur de l’homme. Mais il a une femme: la terre.

La puissance de Dieu est positive et il est plus fort que toutes les autres puissances.

Si l’on veut s’approcher de Dieu, il faut l’invoquer. Mais avant de pouvoir l’invoquer, il faut lui offrir un sacrifice. En outre, il faut employer la formule suivante: “Yãhã ke cɔɔ kãntraha ne”, ce qui veut dire: *Dieu et sa femme terre.* Pour remercier Dieu, pas besoin de sacrifice, on dit: “Yãhã syar”, ce qui se traduit par *saluer Dieu*.

Les ancêtres

On les appelle “ku” sg. *mort* et “ku-” pl. *morts*. Il s’agit d’une deuxième sorte de divinité. Une appellation fréquente est: “ku- Yãhã ne”, soit: *les ancêtres avec Dieu*. Selon la conception karaboro, ils demeurent quelque part dans l’au-delà, à proximité de Dieu. Là où ils sont, ils mènent le même genre de vie que sur terre, mais dans la perfection. Leur état est un bonheur sans ombre.

Les ku- peuvent voir les vivants et surveillent les gens de leur clan.

Comment ils se revèlent aux vivants

Les génies “sandũũ” sg. “sandãã” pl. servent d’interprètes aux ku-, soit les bons génies “sandããyɔm”, soit les mauvais génies “sandããpee-”. A leur tour, les bons génies se manifestent à travers les magiciens “tyinfa”, tandis que les mauvais génies se manifestent à travers les sorciers, soit les “tekãŋfa”.

C'est de cette façon que vivants et morts sont capables de communiquer.

Mentionnons, ici, qu'outre les magiciens et les sorciers, il y a encore des charlatans "caifa". Ils savent faire du bien, retrouver des objets perdus, prédire l'avenir, etc. Leur force est supérieure à celle des sorciers. Ils peuvent déjouer des machinations. Mais ils se liguent parfois avec des sorciers pour faire du mal (question de gain).

En ce qui concerne les génies, ils peuvent être masculins ou féminins. L'homme est possédé par un génie masculin, soit "sandũũmpuai", alors que la femme est possédée par un génie féminin, soit "sandũũnsya". Les génies se choisissent des hommes et des femmes *par amour*. Seuls les génies peuvent posséder l'être humain, Dieu ne le peut pas.

Etat de transition des défunts

Un défunt ne peut pas tout de suite rejoindre les ancêtres, il y a toujours un temps d'attente. Cette attente est plus longue pour ceux qui meurent en état de désobéissance. Leurs proches doivent demander pardon aux "ku-" insultés. Cela se fait aux moyens de sacrifices. Cela est réglé par les "yãndɛ" qui ont la fonction de prêtre.

Expressions concernant le pardon

Elles semblent être en relation en ce qui concerne le règlement de compte entre le défunt et les fétiches insultés. Lorsque cela est réglé, le défunt ou la défunte est admis auprès des ancêtres.

Laam wee nantãŋ ye	*l'intérieur n'est plus*
Le kua gbɛgbɛ ta laam wo	*tout est propre dans mon intérieur*
Ma sẽ yai ma le pye nantãŋ ye	*il ne faut plus recommencer*

Outre l'adultère, il y a d'autres péchés graves. Ce sont: le vol, la tromperie, le mensonge, la méfiance, le manque de respect envers les vieux, dévoiler les secrets des vieux, en somme tous les actes qui portent atteinte à la vie communautaire.

Le “klo mpar”

En apparence, il est au-dessus de tous les fétiches. D’abord pour les Karaboro Wĩĩ-, mais également pour l’ensemble des Karaboro. Ils doivent se soumettre à lui et lui, de son côté, les protège.

Le lieu de sacrifice se trouve à San Oulonon, soit “sãwlaha”.
Ce quartier se trouve sur la route de Labola, à gauche. Seuls les membres d’une certaine caste peuvent se rendre au lieu du sacrifice. En revanche, tout le monde peut manger la chair des sacrifices - sauf ceux en état de péché (p. ex. l’adultère).

Le deuxième lieu sacré pour les Wĩĩ- est le “sakluhu”

C’est Dyɔgɔ le fondateur de Tiéfora qui, en son temps, avait reçu le “sakluhu” des génies de la brousse. Il s’agit de deux couteaux qui forment une paire: homme et femme. Ce fétiche est gardé dans un panier en forme de poulailler, soit “nguisya”.

Sakluhu est responsable du bien-être, de la santé, protège contre les coups de foudre et intervient en temps de sécheresse. Avant de consulter le sakluhu, il faut avoir consulté le klo mpar. C’est ce gris-gris qui a institué le jour du repos “gbeycãã”.

Le médiateur: Sakluhu a un ami dont le nom est “gbefua”. Ce dernier est une sorte de médiateur entre sakluhu et les hommes. Mais gbefua est un étranger et inférieur aux gris-gris. Ce médiateur se trouve chez le chef du village à Tiéfora.

L’origine du sakluhu: Il s’agit là de l’alliance que les génies de la brousse, les “wlaha sandãã”, avaient formé avec Dyɔgɔ, désormais le premier habitant de Tiéfora.

Lors d’une invitation pour cultiver un champ, soit lɛhɛ que Dyɔgɔ avait addressée à d’autres, il avait trouvé au lendemain le champ en question tout cultivé. Alors ils ont préparé un autre grand terrain et le lendemain ce champ-là était également cultivé.

Cela avait causé beaucoup d’étonnement et pour voir ce qui allait se passer, ils ont encore préparé un troisième champ.

L'apparition des génies de brousse: La nuit suivante, Dyɔgɔ est grimpé sur un arbre. Vers minuit, tout une multitude est sortie par groupes de la terre pour la cultiver. Quand le coq allait chanter, ils ont voulu se retirer. Alors Dyɔgɔ les a remerciés et ils lui ont proposé de revenir le lendemain, à la même heure, au même endroit. Ensuite, ils ont proposé de faire une alliance avec lui. Si désormais Dyɔgɔ était d'accord d'adorer le fétiche sakluhu, ils lui promettaient prospérité, protection et de bonnes récoltes.

La forme du sakluhu: Les génies de la brousse avaient donné à Dyɔgɔ un panier rectangulaire en rônier qui contenait deux couteaux. Ces couteaux représentent le couple, l'homme et la femme. L'un des couteaux était tranchant, l'autre non-tranchant. Pour conclure l'alliance, le vieux Dyɔgɔ devait sacrifier un bélier et un coq blanc la nuit suivante. Ce cadeau des génies de brousse est considéré comme un don de Dieu.

Plus tard, Dyɔgɔ avait donné un des couteaux à un certain Nyessan, qui habitait sur la concession de l'actuel chef du village. Apparemment, il s'y trouve encore aujourd'hui.

La fête du sakluhu: Cette cérémonie traditionnelle porte le nom de "sakor di". En 1978, elle avait eu lieu tous les trois ans. La première nuit, on égorge des animaux et on fête pendant cinq jours. On mange et on boit, mais les relations sexuelles sont exclues. La fête se passe au dehors des concessions, dans lesquelles il n'y a pas de nourriture, même pas de la viande sacrifiée.

Le 5e jour, tous se rassemblent chez le chef du village pour accompagner le sakluhu dans sa maison et on passe la nuit chez le sous-chef. Le lendemain, à l'aube, le gris-gris sakluhu est déposé dans sa maison, et cela se termine ainsi.

Selon l'un des informateurs, il y aurait une relation entre le sakor di et la fête concernant le changement du nom chez les Wĩĩ-, (voir ci-dessus *Le changement de nom des garçons*)

Le troisième lieu sacré

"Sĩĩlɔhɔ" est le troisième lieu sacré pour les Wĩĩ-. Il s'agit d'une personnification du marigot près du pont Maurice. Il joue le rôle de protecteur au point de vue conflits, guerres, etc.

Il a protégé les Karaboro pendant la guerre de Samoury en l'an 1888. L'échec de Samoury sert d'appui pour les Karaboro. Sĩĩlɔhɔ a aussi son mot à dire en temps de sécheresse. Les sacrifices en son honneur peuvent être offerts dans l'enceinte des concessions.

Noyades

En cas de danger de noyade on peut promettre d'immoler un boeuf, mais il faut le faire sans tarder une fois le danger écarté.
Si une noyade a eu lieu, les proches sont obligés d'immoler un bouc et une poule noire, le jour même. Cela est aussi vrai pour d'autres marigots et le barrage à Tiéfora.

Note sur le barrage à Tiéfora

L'esprit de ce barrage réclame chaque an au moins une noyade qui sera considérée comme accident.

En 1976, un jeune forgeron, du nom de Kanibaga, est devenu *l'aimé* du barrage. L'esprit du barrage l'avait rendu fou pendant une semaine et il lui avait transmis son pouvoir.

Les forgerons

Les forgerons sont considérés de manière générale comme des gens respectables, par lesquels beaucoup de révélations d'ordre divin ont été faites.
On pense que les forgerons devaient avoir un lien commun de descendance avec Moïse. Ce Moïse était un enfant juif qui avait été adopté par la fille du pharaon d'Egypte. Plus tard, Moïse a dû fuir ce pays et durant quarante ans il a été berger dans un pays éloigné.

Noms et fonctions des praticiens religieux

Féticheur: "Yahafua" = *Celui qui immole.*
Il s'agit d'un nom général qui s'applique à chaque individu offrant des sacrifices aux fétiches.

Charlatan: "Kaifua" = *Celui qui connaît les choses.*
C'est quelqu'un qui est possédé par un ou plusieurs génies, probablement de *bons génies*.

Les charlatans, de même que les magiciens, savent faire du

bien, mais ils sont soumis au gbefua.
Ils retrouvent des objets perdus, prédisent l'avenir et opèrent toutes sortes de miracles. Ils peuvent également déjouer les machinations des sorciers. Parfois ils se liguent avec des sorciers pour faire du mal, à la condition d'être bien rémunérés.

Magicien: "Tyinfua" = *Connaisseur de médecine.*
C'est un naturaliste. Cette science se transmet de père en fils, surtout en ce qui concerne le domaine des plantes.

Comme pour le charlatan, son pouvoir est considéré comme une force bienfaisante. En outre, il peut déjouer les machinations des sorciers, mais peut également se liguer avec eux. Parfois les sorciers les payent pour qu'ils participent avec eux à des actions maléfiques.

Mauvais exemple: Lorsqu'il y a entente entre charlatan et magicien, le premier *mange* la chair d'une personne. Ensuite, le magicien *gonfle* le corps et la personne redevient vivante. Après 2-3 jours, la personne a des maux de tête et meurt pour de bon. Mais le gbefua a toujours condamné ces mauvaises pratiques.

Bon exemple: le magicien peut guérir un malade en appliquant sa bouche sur l'endroit malade, d'où il extrait un certain objet (aiguille, bague, etc.). Cet objet aurait été placé auparavant dans le malade par un sorcier ou un magicien mal intentionné.

Sorcier: "Tekãŋfua" = *Celui que jette le sort.*
Il opère avec des forces malsaines et fait du mal aux autres. Le sorcier est possédé par des mauvais génies.

Tant les sorciers que les charlatans n'ont pas leur place dans le processus de l'initiation.
Concernant sa relation avec le magicien et le charlatan, le sorcier rivalise, en général, avec ces deux, mais sa force est inférieure. C'est pourquoi il essaie parfois de se liguer avec l'un d'eux pour arriver à ses fins.
Bien entendu, le sorcier doit les payer, sinon il ne peut pas bénéficier de leur aide.

En plus des fétiches mentionnés, il y a aussi des fétiches personnels et des fétiches de famille, du clan, du village, etc.

La pénétration de l'islam

Il existe sur ce thème deux variantes. La plus ancienne date de 1982. Il s'agit d'informations provenant de différentes personnes.

Première variante: Dans les années 1950 et peut-être jusqu'au début des années 1960, il y avait, à Sinématiali, localité près de Ferkessedougou, en Côte d'Ivoire, un homme dénommé Moussa. Cet homme disait aux gens qu'il fallait abandonner les fétiches et devenir musulman.

Sur place, il y avait une source d'eau mystérieuse, dans une sorte de grand canari d'argile, qui ne tarissait pas. C'est dans cette eau que Moussa baptisait les gens. Après le baptême, les personnes devaient gravir une colline pour prier.

Ceux qui n'avaient pas détruit leurs fétiches ou qui avaient des doutes, se trouvaient en danger de mort immédiate.

Selon un témoin oculaire, il y a eu effectivement de nombreux décès, surtout en haut de la colline.

Cela a été confirmé par d'autres personnes. De plus, il y avait aussi des personnes qui, au lieu de mourir, ont perdu la raison.

Durant plusieurs années, il y a eu une grande affluence de gens venant de partout qui se faisaient baptiser par Moussa.

C'est à partir de ces événements que l'islam a pu pénétrer dans plusieurs villages karaboro. Un de nos employés, ressortissant du village karaboro Boussara, a confirmé que son village s'était alors complètement tourné vers l'islam. Mais au temps où ma collègue et moi sommes arrivées chez les Karaboro de l'est, l'animisme primait toujours.

Deuxième variante: Cette variante m'a été communiquée en 2005. Après le passage de Samoury, entre 1888-1896, un dénommé Ouattara Makan Sory (aussi appelé Marcé, voir Page 16) aurait été le propagateur de l'islam parmi les Karaboro. Il a été le premier chef du canton Karaborola, encore avant la chefferie de Nyagbua.

Il semble que le nom de famille "Sory" ou "Sori" soit un nom d'origine mandé, alors que le nom "Marcé" est lié à Soubaka / Sindou.

Rites lors des décès et funérailles

Lors d'un décès, les rites peuvent varier selon l'âge du défunt.

Décès d'un enfant ou d'une personne jeune non initiée

Lorsqu'un enfant ou une personne jeune meurt, il n y a pas de festivités, car ce genre de décès est considéré comme un innocent qui est décédé.

Chez les Karaboro, une personne non initiée est considérée innocente vis-à-vis de Dieu. C'est après l'initiation que l'on est responsable de ses actes et de son comportement vis-à-vis des hommes et de Dieu.

Les habitants de la concession enterrent souvent le défunt sans le dire à d'autres personnes. Cela se fait en général après l'enterrement. La tombe d'un enfant est de forme rectangulaire.

C'est en de telles occasions que l'on prononce «Yãhã ra kẽ, Yãhã u sya, ke ga kãntraha yrĩŋ u n sãy", *Dieu l'a donné et Dieu l'a repris, qu'il rafraîchisse la terre pour lui, afin qu'il se repose.*

Rites lors du décès d'une personne âgée

Lorsqu'une vieille personne initiée vient à mourir, son décès est annoncé par des coups de fusils qui peuvent se répéter durant plusieurs jours.

Si cette personne a eu des enfants et des petits-enfants - et parmi eux des garçons - alors on peut se réjouir, car sa vie a été bénie.

Consultation du charlatan et sacrifices

Après le décès, on consulte un charlatan et on offrira les sacrifices qu'il prescrira. Les personnes présentes à la consultation apportent à la famille du défunt des poulets, des céréales, ou de l'argent.

Lorsqu'un décès est annoncé, les vieux, principalement, viendront faire une visite de deuil et un repas leur sera offert.

La tombe

Ce sont en général les jeunes qui creusent la tombe et ce travail peut être accompagné au son du tam-tam.

La tombe d'une personne âgée présente une ouverture circulaire, assez grande pour qu'un homme de taille normale puisse y entrer. Ensuite, lui et d'autres hommes continuent de creuser jusqu'à ce que le fond de la tombe soit évasé en forme de chambre ronde. C'est là que le corps est déposé.

Chaque concession a un endroit près de l'habitation où les morts sont enterrés. La tombe d'une personne âgée peut être rouverte pour y déposer un autre corps.

Le lavage rituel

Avant l'enterrement, le corps est lavé discrètement à l'abri d'une grande couverture, tenue par une vingtaine de personnes. Le lavage est effectué par deux vieilles femmes qui sont enduites d'huile et vêtues uniquement de touffes de feuilles en guise de cache-sexe devant et derrière.

Avant de commencer le rituel, elles allument quelques brindilles sur lesquels elles versent de l'eau, puis se dissimulent sous la couverture.

Après elles, les membres de la famille peuvent aussi prendre part au lavage.

Signification du lavage

Après la mort, le "yirfua"- soit l'âme ou le deuxième être d'une personne - reste avec elle. Mais pour que cela se fasse ainsi, elle doit être purifiée de la souillure du corps extérieur.

La cérémonie du "kanar"

En ce qui concerne le "kanar", il s'agit de l'ensemble des rites.
Quand une personne initiée d'âge avancé meurt, on fait le kanar. Ce sont des "yãndɛ" et des "kasya" qui font cette cérémonie. Cela peut se faire lors du décès ou avant les funérailles définitives. C'est alors que les yãndɛ prononcent intérieurement: «Ma pa puar, ma ngoo ta ga dur kãntraha laam wo.» *Tu es venu de la terre et tu y retournes.*

La cérémonie des funérailles

Les funérailles ont généralement lieu entre mars et juin, car c'est durant ces mois que les premières pluies devraient se manifester. Le temps qui s'écoule entre l'enterrement et les funérailles peut être d'un an, voire jusqu'à vingt ans, et même plus, selon les circonstances.

La femme infidèle et le décès de son mari

Une femme infidèle n'est pas autorisée à voir le corps de son mari défunt. Elle est obligée de se cacher lors de l'enterrement.

Avant de pouvoir se rendre sur la tombe de son mari, elle doit se soumettre à l'acte de purification: les vieux offrent un sacrifice pour la femme et versent de l'eau sur la tombe de son mari.

Inutile de dire que par ce rite tout le monde est au courant de l'adultère de cette femme.

Cela est arrivé à une femme de notre connaissance: elle n'a pas pu assister à l'enterrement de son mari et a dû se cacher.

Ci-après, deux récits de témoins oculaires qui se rapportent aux enterrements de deux vieilles femmes.

Le premier enterrement a eu lieu au mois de décembre 1978 et le deuxième au mois d'avril 1983.

Selon leurs traditions, les Karaboro vénèrent premièrement leurs ancêtres, et les deux femmes dont il sera question ci-après occuperont la fonction d'ancêtre après leur mort.

Le premier récit

En ce qui concerne le premier récit, un membre de la famille de la défunte, avait officiellement invité ma collègue Magdalena (Madlen) Wichser et moi-même à assister à cette cérémonie. C'est seulement après-coup que nous avons réalisé que cette invitation était un grand honneur et aussi une marque de confiance envers nous.

Heureusement, j'avais pris quelques notes de mes observations et, par la suite, j'ai encore pu glaner des informations complémentaires à ce sujet.

Notes du 12 décembre 1978, à Tiéfora

«Hier, une très vieille femme malade est morte sur la concession de nos voisins. Le jour avant, on l'avait transportée de la brousse lointaine, attachée à l'arrière d'une mobylette. Le trajet a duré environ quatre heures - quoi d'étonnant qu'elle en soit morte! (Il est possible que la femme soit décédée avant son arrivée au village, mais elle devait mourir sur la concession natale). Cela s'est passé tard dans la matinée. Peu de temps après, on a entendu des coups de fusils, le bruit sourd des tam-tam et on a commencé à creuser la tombe pour y déposer le corps. L'entrée du trou était ronde et étroite, mais le fond devenait de plus en plus large, jusqu'à presque atteindre la grandeur d'une case ronde.

Lasinna, un des chefs actuels de la terre (voir page 15) est venu chez nous pour nous annoncer la mort de sa grand-mère et nous a invitées à assister à l'enterrement. Les femmes en

deuil de la concession, mais aussi d'autres femmes, portaient des bandeaux sur le front en signe de deuil. Ces bandeaux étaient confectionnés avec des feuilles de saule, ou avec de l'étoffe.

Vers le soir, Madlen et moi sommes allées pour présenter nos condoléances. Dans de telles occasions on dit: «Yãhã u kur yrĩŋ.» *Que Dieu fasse froid derrière lui/elle.* La défunte reposait dans une case et autour de la dépouille s'étaient rassemblées des femmes qui chantaient et dansaient. Le groupe qui allait remplacer ces femmes attendait dehors. Le chef du village et d'autres hommes étaient assis devant la concession et, inévitablement, ils buvaient de la bière de millet.

Durant toute la nuit, les chants et les danses des femmes se succédaient, de même que les tam-tam jusqu'à ce que le creusage de la tombe soit terminé et de temps à autre on entendait des coups de fusil.

Aujourd'hui (12 décembre) vers 8h30: Nous nous sommes rendues sur place pour voir tout ce qui allait se passer jusqu'à ce que le corps soit déposé dans le tombeau profond et rond. La profondeur correspond environ à la taille d'un homme d'hauteur normale. Les anciens du village se tenaient à part, mais on nous a permis de les saluer.

Il y avait beaucoup de monde, ainsi que des balafonistes qui jouaient de leurs instruments. On leur a fait des cadeaux sous forme d'argent ou de coquillages cauri. La danse des vieilles femmes était joyeuse et le vieux chef du village a également dansé.

Ensuite s'est déroulée la cérémonie du lavage du corps. Celui-ci est posé sur une natte, à même le sol, et plusieurs personnes tiennent une grande couverture de façon à cacher ce qui se passe. Deux vieilles femmes, vêtues uniquement de touffes de feuilles comme cache-sexe devant et derrière, procèdent alors au lavage rituel.

Après cela, le corps est enveloppé d'une natte neuve et placé sur les épaules de trois hommes. Ceux-ci marchent en trébuchant en avant, en arrière, à gauche, à droite.

On nous a expliqué par la suite que c'était le corps de la défunte qui dirige les hommes de cette manière là.

Finalement, le corps est déposé dans le grand tombeau rond,

à nouveau à l'aide des draps. Puis, les gens passent devant la tombe en y jetant des coquillages cauri - mais ce n'est pas obligatoire - et les uns et les autres adressent également des salutations aux membres de leurs familles et amis déjà décédés. Selon leurs croyances, les corps des défunts vont au village des morts, où ils rencontreront ceux qui les avaient précédés.»

Le deuxième récit

En ce qui concerne le deuxième récit, il est tiré d'un article écrit en langue anglaise par le missionnaire Doug Conkle.

Doug Conkle a eu à coeur l'évangélisation des Karaboro. Pour être plus proche d'eux, il a vécu plusieurs mois, en 1980, chez une famille karaboro au village de Tiéfora.

En ce temps là, ma collègue et moi vivions déjà à Banfora, ville qui se trouve à environ 26 km de Tiéfora (voir introduction de ce livret).

Durant son séjour à Tiéfora, Doug Conkle a également été invité à assister à l'enterrement d'une vieille femme. Il m'a remis son texte sur cet événement pour que je l'incorpore dans ce document et m'a donné la liberté de choisir les passages qui me sembleraient les plus intéressants d'être cités. En voici donc la traduction:

Enterrement coutumier chez les Karaboro

«Avez-vous déjà vu un corps danser?

Mon hôte m'avait invité à l'enterrement de sa soeur aînée, cérémonie qui s'est déroulée de 09h à 20h, environ.

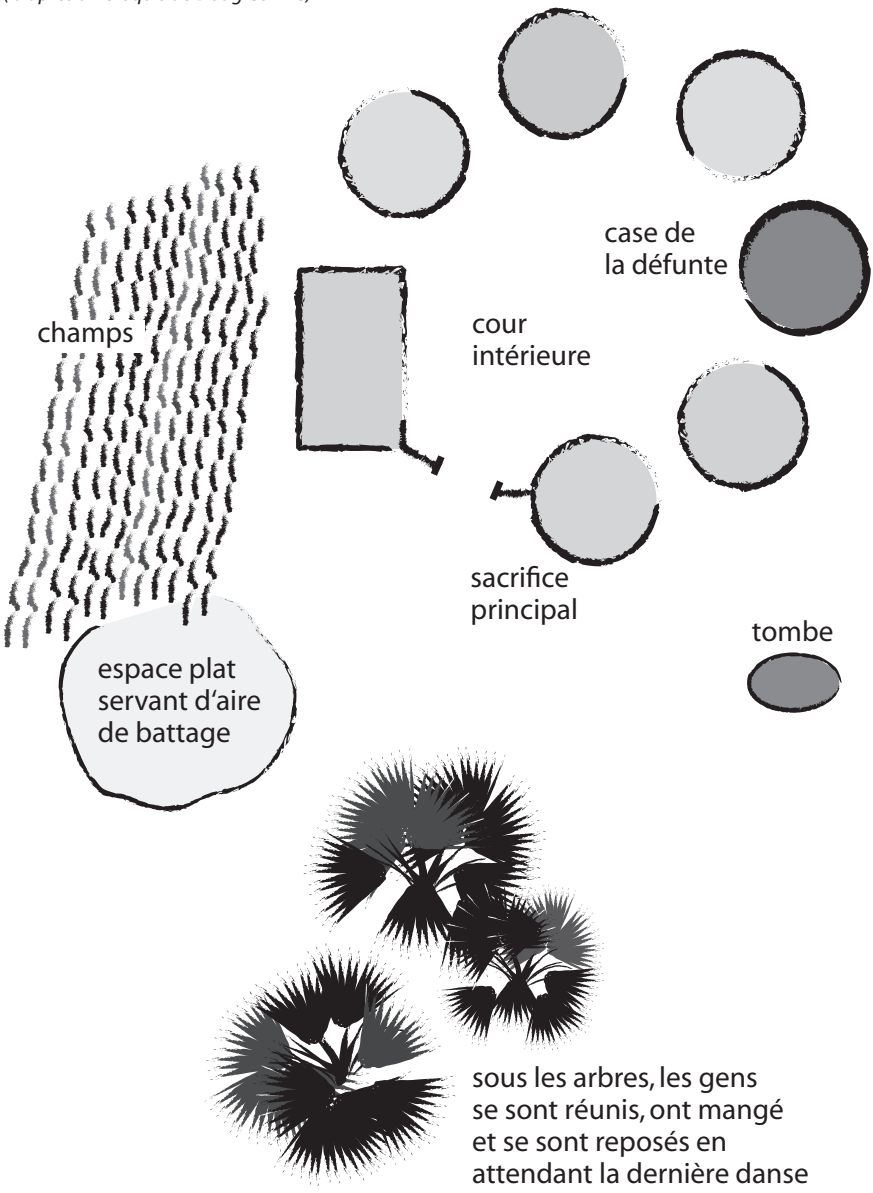
Le rituel de cet enterrement a surtout deux fonctions pour les Karaboro. Premièrement: qu'il y ait paix entre le ou la défunt(e) et deuxièmement: que le passage du corps dans le village des ancêtres soit assuré.

Au cours de cette journée, j'étais de plus en plus persuadé que les personnes présentes croyaient fermement que l'esprit de la défunte était encore présent dans la concession. La première activité clé de la journée était «la salutation» à la vieille femme par ses deux fils aînés. Cela s'est fait au moyen des balafons et par la cérémonie des coquillages cauri. Chacun a prononcé des phrases en rapport avec les salutations et le balafon répondait.

Le yãndɛ - c'est-à-dire le prêtre - après avoir terminé son repas, a appelé la vieille femme par son nom, en lui disant de se lever. Trois poules ont alors été sacrifiées à l'entrée de la concession. Le yãndɛ les a implorées de tomber, leurs yeux dirigés vers le ciel. Cela devait être le signe que le sacrifice était accepté. Je ne suis pas sûr si les poules

Plan de la concession
donnant un aperçu des endroits utilisés
lors de la cérémonie funéraire

(d'après un croquis de Doug Conkle)



avaient été sacrifiées pour apaiser quelque esprit ou pour honorer la défunte. C'était peut être pour ces deux raisons là. (Après vérification, cela s'est avéré exact).

Deux événements ont suivi cet épisode qui m'ont fait penser que l'on avait demandé à la défunte de ne pas troubler la paix dans la grande famille et de la préserver. Le yãndɛ a fait appel à une vieille femme (contemporaine de la défunte) pour qu'elle apporte une gerbe de millet. Cette gerbe a été allumée et ensuite battue par le yãndɛ. Celui-ci a recueilli les graines et les a mises dans la main de la vieille femme. Puis, il l'a prise par la main et l'a amenée sur un champ, près de la concession, et c'est là qu'elle a disséminé les graines.

Il m'a semblé que cette vieille femme servait de remplaçante pour la défunte, la gerbe brûlée étant le symbole de sa mort, tandis que les graines - représentant la nourriture principale - celui de sa vie.

Guidée par le yãndɛ, la vieille femme - en disséminant les graines - illustre le cycle constant de la vie: cultiver, planter, récolter.

On pourrait même aller plus loin et dire que planter des graines est le symbole de la résurrection de la défunte dans l'au-delà. (Après vérification, cela s'est avéré exact.)

La cérémonie et les rites ont continué par le sacrifice d'une poule, près du champ en dehors de la concession. La chair de la poule est immédiatement cuite et mangée par le yãndɛ et son entourage. Est-ce que cela pourrait représenter un symbole pour la récolte et la conservation de la vie? (Après vérification, cela s'est avéré exact.)

Après ce sacrifice, le corps de la défunte est placé sur le seuil de sa case (les petites portes en bois peuvent être enlevées) et ensuite commence la cérémonie du lavage de son corps. Cela a lieu à l'entrée de la cour, sous un drap blanc et c'est une vieille femme qui le fait. Ce lavage cérémoniel semble être le rite pour enlever la souillure. Pour le faire, on utilise davantage d'eau que d'habitude, quoique ces funérailles aient eu lieu durant la saison sèche où l'eau est précieuse. Cela renforce l'idée que l'eau est utilisée pour purifier la défunte du péché et la préparer pour la vie dans l'au-delà. De plus, par ce lavage physique, on témoigne de la déférence envers la défunte et, en même temps, on la

prépare spirituellement à pouvoir entrer dans le village des ancêtres.

Après cela, on a mis le corps sur les têtes de deux anciens qui étaient en face de la cour. Ensuite, c'est une sorte de contrôle qui a eu lieu entre la famille et les yãndɛ. On m'a expliqué qu'il y avait eu un différend entre la défunte et sa famille. Alors les yãndɛ ont procédé à l'interrogation.

(En fait, il s'agit de plusieurs questions qui sont posées habituellement aux défunts, dont en voici quelques-unes :
- As-tu fait du mal à quelqu'un et es-tu partie ainsi?
- As-tu offensé les coutumes?
- As-tu escaladé le mur de quelqu'un? (pour voler ou tuer)
- Est-ce que tes jours arrivent à leur terme?
- As-tu assez mangé?)

Dans le cas cité ci-dessus, trois membres de la famille étaient mêlés dans une divergence d'opinions. Alors, trois petites poules ont dû être tuées.

La manière dont les poules sont mortes révèle si des sentiments discordants subsistent encore. (S'il s'agit d'un homme, ce sont des petits coqs qui sont tués.)

Le processus avec les yãndɛ et certains membres de la famille a continué. Ils ont frappé le «casque» en demandant à la vieille femme de danser. En voyant cela, l'attente de la foule s'est accentuée. Les yãndɛ ont pris la tige de grains pour la dernière fois et ont frappé le corps qui a commencé à balancer. Ensuite, il a bougé en avant de façon à presque entraver les pieds des anciens qui portaient la défunte sur leurs têtes.

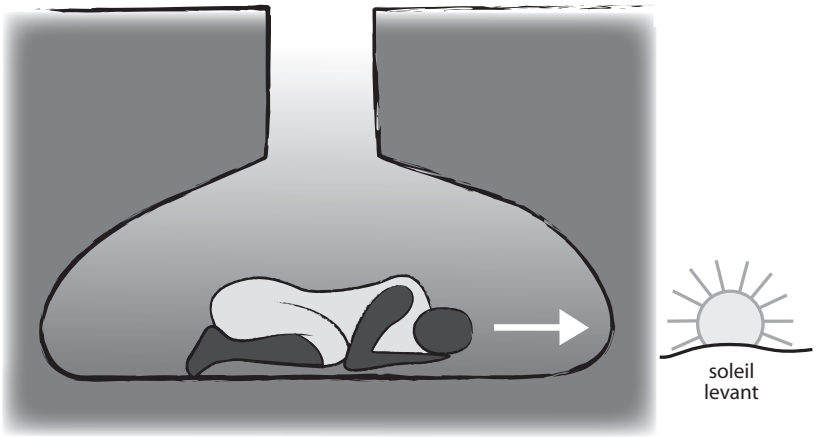
Voyant cela, la foule dans un état d'extase collectif, s'est exclamée comme une seule personne. Ces cris étaient mêlés aux bruits aigus des xylophones et des coups de fusil, en signe de célébration.

La foule s'est mise à danser en suivant le parcours de la défunte et également autour des cases, puis dans la cour pour enfin faire une ronde d'adieu avant de quitter les lieux familiers.

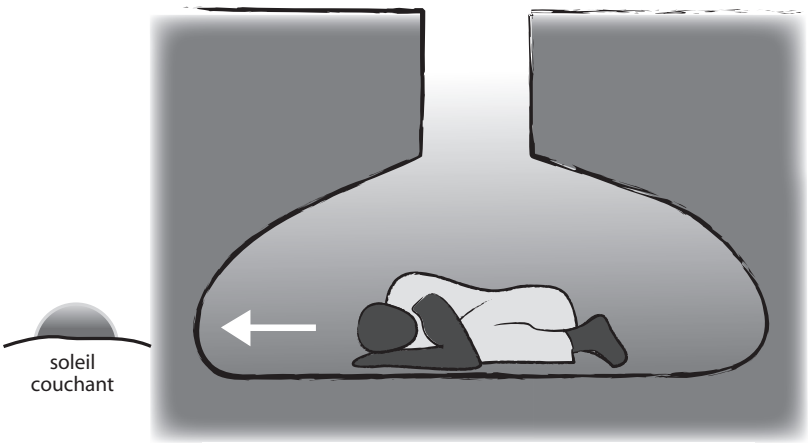
Après l'arrivée sur la tombe, le corps de la défunte y a été déposé rapidement et mis dans une position embryonnaire, la tête dirigée vers l'est. Cela parce qu'il s'est agit d'une

Schéma de la position embryonnaire du corps dans la tombe

(d'après un croquis de Doug Conkle)



la femme – orientée vers l'est



l'homme – orienté vers l'ouest

femme et une femme doit être face au soleil pour pouvoir se lever tôt (comme il se doit pour une femme) dans le village des ancêtres.

Lorsqu'il s'agit du corps d'un homme, il est orienté à l'ouest pour voir le soleil couchant quand il repose là pour toujours.

Un vieux chef karaboro a expliqué que les membres de l'ethnie se respectent encore davantage après la mort. Il est très important que le corps de la personne décédée soit mis en terre de façon correcte, sinon il se peut qu'il revienne à travers de manifestations menaçantes.

(Tous les membres de la famille doivent pardonner le ou la défunte. Si la personne décédée était membre de la grande initiation, le pardon mutuel est encore plus prononcé. S'il y a eu des différends entre personnes initiées, elles doivent se pardonner le jour même, avant le coucher du soleil).

La danse typique de la défunte montre que celle-ci était apaisée et prête à aller au village des ancêtres. Il serait difficile de décrire l'intensité de l'attente de la foule, à cet instant là. Un désir presque palpable s'en dégageant. Le cri collectif de célébration qu'elle a poussé au moment où le "cercueil" (sur les têtes des deux hommes) s'est mis en marche, était simplement joyeux.

Le village des ancêtres a été décrit comme un endroit où ceux-ci vivent et sont disposés à recevoir les fidèles membres de leur ethnie. En ce qui concerne les personnes décédées, qui n'ont pas été fidèles aux coutumes, tabous, moeurs, etc. de leur ethnie, elles ne sont pas reçues dans le village des ancêtres, elles doivent aller en enfer.»

(En fait, les Karaboro font la distinction entre *bon village de morts,* soit "kuklo teeyĩĩ" et *mauvais village de morts*, soit "kuklo kãnmaŋ" - c'est-à-dire à gauche)

En ce qui concerne le deuxième récit des funérailles chez les Karaboro, les textes qui sont entre parenthèses ( ) ne se trouvent pour la plupart pas dans l'original anglais. Ces commentaires ont été ajoutés pour éclaircir certains points.

Conclusion

Ce recueil n'a pas été écrit dans le but de vouloir révéler les secrets de l'initiation karaboro, mais uniquement pour éclairer les lecteurs sur l'origine, les coutumes et les valeurs de cette ethnie.

Les informations ont été recueillies principalement par des personnes initiées de deux époques (voir page 4) et plusieurs personnes non initiées ont également apporté leur contribution.

J'ai tenu à ce que ces informations orales soient transcrites afin de préserver pour les futures générations karaboro, l'histoire de leur passé.

Le penseur et théologicien danois Søren Kierkegaard (1813-1855) l'a bien résumé dans sa formule: «La vie ne peut être comprise qu'en regardant en arrière, mais elle doit être vécue en regardant en avant.»

Pour clore, j'aimerais exprimer mes meilleurs vœux au peuple karaboro pour l'avenir, en citant un verset de la Bible qui se trouve dans le livre du prophète Jérémie, chapitre 29, verset 11: «Je connais les projets que j'ai formés sur vous, dit l'Eternel, projets de paix et non de malheur, afin de vous donner un avenir et de l'espérance.»

Table des matières

pages

Introduction: Pourquoi ce livre ? 3

Situation géographique et linguistique 7

La population karaboro 7

L'origine des Karaboro 10

L'origine des Sénufo 10

La naissance des Sénufo 11

- Le Foyer de la révolution culturelle 11

La mémoire historique karaboro 12

- Une hypothèse intéressante 13
- La migration vers le nord 14

Données spécifiques 15

- L'initiation karaboro 15

Les chefs du canton Karaborola 16

L'origine du village Tiéfora 17

- Les chefs de terre 17

Organisation de la vie sociale 18

- La famille 18

- La famille souche 18
- La famille élargie 19

- L'individu 19

- Rites lors des accouchements 19
- L'ordre hiérarchique des noms 20
- L'enfant 21
- La circoncision féminine 21
- L'exision 22
- Le changement de noms des garçons 23
- La cérémonie 24

- Le mariage 25

- Le mariage réel avec dot 25
- Le mariage dit *dir cɔɔ* 25
- Le mariage par échange 25
- L'adultère 26

- Quelques tabous concernant les femmes 28

- Tabous au sujet des femmes en période de menstruation 28
- Tabou en relation avec l'accouchement 28

- Tabous généraux 28

- Le jour du marché 28
- Tabou concernant San Oulonon 29

pages

- **Gestes divers** 29
  - Salutations exprimant respect et soumission 29
  - Signes avec les mains 29
- **Groupements divers** 30
  - Groupement sacré des hommes 30
  - Groupement des jeunes 30
  - Les travaux en commun 30
- **L'émigration des jeunes gens** 31
  - Changement religieux 31
- **Les albinos** 32

Le monde spirituel 34
- Dieu 34
- Les ancêtres 34
- Comment ils se révèlent aux vivants 34
- Etat de transition des défunts 35
- Expressions concernant le pardon 35
- Le "klo mpar" 36
- Le deuxième lieu sacré pour les Wĩĩ- est le "sakluhu" 36
- Le troisième lieu sacré 37
- Noyades 38
- Note sur le barrage à Tiéfora 38
- Les forgerons 38

- **Noms et fonctions des praticiens religieux** 38
- **La pénétration de l'islam** 40
- **Rites lors des décès et funérailles** 41
  - Décès d'un enfant ou d'une personne jeune non-initiée 41
  - Rites lors du décès d'une personne âgée 41
  - Consultation du charlatan et sacrifices 41
  - La tombe 42
  - Le lavage rituel 42
  - La cérémonie du "kanar" 42
  - La cérémonie des funérailles 43
  - La femme infidèle lors du décès de son mari 43

Récits de témoins occulaires 44
- **Le premier récit** 44
- **Le deuxième récit** 47

Conclusion 53

Cartes:
- Carte linguistique 6
- Région Karaboro 8

Illustrations:
- Plan de la concession 48
- Schéma de la position du corps dans la tombe 51